

# Le Canard enchaîné

« Le Canard enchaîné » – mercredi 8 juin 2016

*Le Théâtre*

## Richard III, loyauté me lie

*(Born to be Lambert-wild !)*

**A** PRÈS sa version épitante d'« En attendant Godot », créée l'an dernier avec deux comédiens ivoiriens vertigineux, Jean Lambert-Wild remonte sur scène avec son fameux personnage de clown blanc en pyjama bleu à rayures pour incarner Richard III. Une des plus belles crapules shakespeariennes.

Avec son fard, blanc comme sa collerette, ses lèvres rouges et sa gestuelle de mime, le « boucher de l'enfer » évolue ici dans un décor forain luxuriant, aux airs de façade de cabaret satanique à l'ancienne. Quoi de mieux pour aborder le thème de l'enfer ? Cette tragédie noire, ré-

duite à deux heures dans une nouvelle traduction, le comédien en cosigne la mise en scène avec cinq de ses camarades, du traducteur au scénographe, en passant par Elodie Bordas, sa partenaire de jeu. Le résultat est une petite merveille, bourrée de trouvailles poétiques, qui repose sur ces deux baladins et cet étonnant décor, troisième personnage du spectacle. A la fois destinée du héros tragique, assoiffé de pouvoir, et représentation de ces deux étranges créatures, le spectacle démultiplie les dimensions carnavalesques de la pièce.

Oubliez l'éternel costume de bossu pour ce roi « *difforme, inachevé, expédié avant l'heure dans ce monde pantelant* » : la monstruosité de Richard III est ici intérieure. S'il annonce son plan pour conquérir le pouvoir, s'il s'amuse à prendre le public à témoin lorsqu'il commente ses méfaits, avec un cynisme glacial ou rigolard, sa liberté est totale, il use de tous les artifices et de toutes les manipulations pour accéder au trône. Ni fratricide ni infanticide ne lui donnent

mauvaise conscience. Les femmes sur son passage, il les broie ou les assassine. Tout à la fois cruel, ironique et farcesque, le clown blanc donne à ce roi, qui garde tout de son mystère et dont la présence saisissante n'exagère jamais la folie, une légèreté insoutenable.

Face à lui, Bordas est un double étincelant : douée pour les métamorphoses, elle incarne tous les autres personnages de la pièce. Une vingtaine. Quelle endurance ! Sa Lady Anne, en particulier, surélevée sur béquille, est bouleversante. Sa duchesse d'York, qui maudit son fils Richard, dissimulée dans une étonnante robe de veuve noire, déchirante.

S'ils sont des images déformées de la perversité du pouvoir, ces clowns savent aussi faire rire. L'assassinat de Clarence, le frère cadet, nous vaut une scène truculente. Grimées en assassins, avec faux nez et barbe postiche, les têtes clownesques sortent d'un rideau pour un numéro burlesque, avant d'exécuter, après hésitation, le rival du trône.

Richard III a joué sa vie sur un coup de dés ; la mise en scène collective, elle, ne laisse rien au hasard, notamment en matière de scénographie et de machinerie théâtrale. Techniques numériques et effets spéciaux mécaniques donnent vie à ce décor forain et nous en mettent plein la vue. La cour des Lords devient un jeu de chamboule-tout. Les rivaux, des pantins ou des ballons sur un stand de tir. Pour le prince Edouard et le duc d'York, neveux du roi, il y a des barbes à papa, sur lesquelles une projection vidéo donne un visage surnaturel, que les clowns mangent avec malice.

De quoi vous rappeler que, « Richard III », ce n'est pas qu'une histoire de cheval.

**Mathieu Perez**

● Vu à L'Apostrophe, à Pontoise. En tournée.